

Le parfum du jasmin

de
Fatiha Tali

La lumière du jour filtre à travers les stores des volets de bois, balancés par le vent. Des ombres noires, sur les murs blancs de la chambre, se balancent au gré des cadences de la brise matinale. Eblouie, réjouie, je quitte le cinéma intérieur des ombres chinoises jouant un film en noir et blanc, avec des éclats de vieux westerns bucoliques. Les cheveux ébouriffés, je me lève pour attraper les rayons du soleil qui me réchauffent autant de leur luminosité que de leur chaleur.

C'est jeudi : pas d'école ni de lever matinal ! Il est presque 8h30 au réveil-matin vert et rouge. C'est un cadeau que mon père m'a fait pour que je ne sois jamais en retard. Les deux aiguilles bariolées ressemblent aux bras dansants d'un clown farceur derrière une vitrine. Dans le couloir, les bruits du départ de mon père et de mes frères pour la campagne... Ils se rendent à la ferme de mon oncle située à trente kilomètres d'Oran, pour aider aux moissons.

La maison... et ma mère sont à moi ! Un sentiment de béatitude m'envahit, comme si je devenais la reine d'un palais impérial.

Une fois habillée, je tente de discipliner mes longs cheveux noirs, qui semblent prendre un malin plaisir à se décoiffer aussitôt le peigne reposé ! A bout de patience, j'abandonne la partie, laissant libre court aux mèches folles qui encadrent mon visage. Ma mère ne dira rien puisque nous sommes seules. Je me hâte de la rejoindre et déboule dans la cuisine encombrée de tant d'ustensiles qu'on pourrait ouvrir un restaurant ! Nedjma, ma mère, écosse avec application des petits pois pour le repas. Mon imagination la transforme en chirurgien opérant les petits légumes verts ! Voilà, un métier que je ne pourrais exercer tant je suis maladroite et garçon manqué, malgré mes quatorze ans.

Ma mère me lance dans un sourire « Bonjour, ma fille ! As-tu bien dormi ? ». Je réponds « Oui ! » et me précipite vers le petit-déjeuner qui attend. Je défends ma réputation d'appétit vorace en engloutissant plusieurs tartines beurrées ! La quantité de nourriture que j'avale pourrait suffire à trois personnes. Malgré tout, mon profil reste celui d'une assiette plate. Ma mère m'assure que les formes viendront avec l'âge. Alors, j'attends !

Au dehors, se tient le marché, où une foule se presse et où j'aimerais déambuler. Mon impatience devra être réfrénée jusqu'à l'après-midi. Aujourd'hui, c'est jour de hammam et rien au monde ne pourrait m'empêcher d'y aller. Toute la semaine, je ne rêve que de ces moments où le monde se réduira à une enceinte bleutée et chaude.

***« ... le visage de ma mère est resplendissant,
voilé du foulard blanc... »***

La matinée se passe entre ménage et préparatifs divers. La maison aux murs blanchis à la chaux est décorée simplement mais avec raffinement : elle est le reflet de ma mère. Toujours affamée, je grignote sans arrêt, mais, à midi je ne déjeune pas, pressée de voir arriver l'heure de notre sortie.

La pendule marque maintenant 13h00, l'heure de se préparer. Le sac attend, rempli à ras bord d'onguents, d'huiles essentielles et de parfums en tous genres. Les serviettes ont été pliées religieusement, les habits de rechange longuement repassés et les nécessaires de toilettes plusieurs fois vérifiées. L'heure du départ approche et l'aiguille va bientôt marquer le quart. Mon excitation progresse au même rythme que les secondes qui passent. Mon cœur se remplit de joie et ma tête se prépare à vivre des moments de bonheur.

Nedjma est assise dans le petit salon coloré. Elle se prépare lentement, comme si elle avait tout son temps, alors que je bous d'impatience. Elle suit les mêmes rites depuis des années, ceux que sa mère lui a transmis et qu'elle me transmet à son tour. Ainsi, deux fois par semaine, nous nous préparons pour le hammam.

Le visage de ma mère est resplendissant, voilé du foulard blanc. Elle a un visage si doux et souriant. J'aimerais tant lui ressembler, être aussi sereine, faire chaque chose avec sa grâce et sa douceur. La djellaba mise, elle me fait signe. Je prends son bras, après avoir noué un foulard autour de mes cheveux. Je ramasse le sac et ouvre la porte sur la rue tumultueuse et pleine de vie. Le contraste est frappant entre le calme reposant de la maison et le tourbillon de bruits, d'odeurs et de couleurs qui nous accueillent dehors.

Les marchands hèlent les passants vers leurs étals bariolés. Nous nous arrêtons près du vendeur de gâteaux et achetons des baklavas, des makrouts et des griouchs sentant bon le miel, la cannelle et les amandes. La route continue, jalonnée de rencontres hautes en couleurs. C'est comme

une aquarelle vivante : le soleil éclaire la scène de la rue, mettant en lumière les couleurs chaudes des djellabas et des maisons. Les va-et-vient sont incessants dans « le monde extérieur ». Des hommes portant de lourds sacs déchargent un camion de fruits et légumes. Un jeune garçon soutient un énorme tapis, si long qu'il pourrait le contenir tout entier ! Chaque pierre de ma rue m'est familière et je serais capable décrire chaque recoin de cette mégapole restreinte qui se résume à quelques rues situées entre ma maison et l'école. Là, se croisent les riches commerçants aux vêtements chatoyants, à la parole forte et aux voitures de luxe, et les pauvres ouvriers à la journée qui acceptent n'importe quel emploi pour pouvoir manger. Etrangement, la pauvreté ne me choque pas : chaque travailleur semble fier d'accomplir la tâche pour laquelle il est payé. Les hommes ont cette dignité que nul ne pourra leur dénier lorsqu'ils mènent à bien ce qu'on leur a confié. Il y a peu de femmes, à part celles qui font leur marché, souvent accompagnées de leur époux ou de leur fils. Nous continuons d'avancer avec ma mère, nous frayant un chemin entre les gens.

***« ... de petites corolles
aux pétales blancs et nacrés
et au parfum délicat... »***

Du minaret au loin, on perçoit l'appel à la prière. Les gens et les choses s'arrêtent pour quelques minutes. La rue reprend un air paisible où les arômes délicats s'échauffent aux rayons du soleil et montent vers le ciel. Nedjma avance rapidement, se dirige avec assurance au milieu des rues qui s'entrecroisent. C'est le dernier achat que nous allons faire, et le plus important. La visite au fleuriste est obligatoire. Dans la boutique, ma mère sélectionne de petites corolles aux pétales blancs et nacrés et au parfum délicat. Ce sont des fleurs de jasmin, cueillies le matin même avec la rosée. Il suffit d'une dizaine de têtes pour procurer cette fragrance unique qui embaumera la peau.

L'achat effectué, nous reprenons la route pour arriver près de la grande porte bleue du hammam, ornée de dessins de fontaines et de mosaïques multicolores. Madame Zalia est là, comme à son habitude, fidèle à son poste depuis trente ans. Ses petits yeux ridés et rieurs nous accueillent avec la joie de retrouver des personnes attendues. Ma mère entre la première, me laissant régler les deux places du hammam.

Le couloir où nous pénétrons est rempli de va-et-vient de femmes, de tous âges, de toutes tailles et de toutes catégories sociales. Nous prenons les pièces 23 et 24, bien petites mais très décorées. L'air est lourd, saturé d'humidité. Ma mère enlève doucement son foulard, ses chaussures et ses habits, ne gardant qu'une combinaison, longue jusqu'aux pieds. Je l'imites, avec beaucoup moins de grâce dans les gestes. Elle m'envoie chercher un seau d'eau tiède pour préparer ses huiles de menthe, d'orange, de citron et de vanille. Elle sort encore de son sac d'autres trésors : flacons à la

fragrance de rose, de tilleul, de romarin, et les fleurs de jasmin toutes fraîches. Dans le seau, elle dose subtilement les ingrédients, ajoutant avec parcimonie l'huile de citron pour tonifier la peau, de rose pour l'adoucir, et les fleurs de jasmin pour parfumer le tout.

Elle se passe délicatement le mélange sur les cheveux et le corps, et me confie le reste. J'essaie maladroitement de frotter les fleurs de jasmin sur mon visage pour lui donner de l'éclat. Ma mère rit de me voir essayer de l'imiter. Son rire cristallin résonne dans la petite pièce et dans ma tête. Je ne pourrai jamais oublier cette joie presque enfantine qu'elle avait à me regarder jouer les dames.

***« ... je me laisse envoûter
par la caresse maternelle des mains... »***

Nous prenons les serviettes et allons dans le premier bassin où l'air est encore respirable. Là, autour de la piscine bleue, les femmes sont assises, discutent, sourient, se racontent leur vie et vivent de beaux moments. Les corps lascifs, débarrassés des masques quotidiens, reposent tranquillement. Les femmes, libres enfin de tous leurs mouvements, se laissent vivre, oubliant le monde du dehors. Des conversations murmurées, des secrets échangés, des mariages arrangés, tout se fait dans cet endroit unique qui n'appartient qu'à elle. Les jeunes filles montrent leur beauté juvénile aux mères qui cherchent une future épouse à leur fils. Des rires cristallins se font échos, rebondissent sur les parois, comme des gouttes d'eau qui perlent. Une fontaine répond, par sa fraîcheur musicale, à la moite chaleur. Les parfums se mélangent et composent des senteurs paradisiaques. Des volutes bleutées s'élèvent, dessinant des anges aux ailes déployées. L'Eden doit ressembler à ce lieu magique. Les gouttelettes dévalent les corps pour glisser sur le sol paré de mosaïques magnifiques, leur donnant un éclat de diamant. Ma peau, frottée avec les onguents et rincée plusieurs fois, prend des couleurs de rose nacré. Mes cheveux, disciplinés par les huiles, se laissent coiffer avec douceur. Je respire l'air et m'imprègne de chaque petite parcelle de senteurs. Nedjma, les yeux brillants, telles des perles noires, sourit simplement.

Nous sortons pour nous tremper dans le bassin froid où la peau se retend, ou le cœur se met à battre plus vite. Le décor vert émeraude est composé de fleurs et de motifs géométriques sans fin. Je grelotte un peu, prenant le temps de gonfler mes poumons d'air frais. Ma mère me frictionne le dos avec de l'argile marron parfumée à la menthe. La peau se purifie, reprend sa douceur originelle, sa beauté initiale. Je me laisse envoûter par la caresse maternelle des mains, douce et attentive.

A chaque moment de partage, elle me montre les secrets détenus par les femmes. Ceux qui permettent à une jeune fille de garder sa beauté plus longtemps, à une femme mûre de paraître plus jeune... Secrets qui se transmettent de mère en fille, ces choses qui nouent à jamais un lien unique entre les générations de femmes. Les hommes possèdent le pouvoir de dominer le monde exté-

rieur, les femmes détiennent un pouvoir bien plus infini... Le dosage des essences, les mélanges subtils des plantes, le massage délicat de la peau, tout ce qui transforme un visage anodin en un visage lumineux de beauté.

Le sens de la vie est particulier dans ces instants-là : juste exister pour soi, prendre soin de son corps, apprendre à apprivoiser le temps, ne pas le laisser nous meurtrir par les traces indélébiles qui viennent toujours trop vite. Le temps s'arrête alors et ce sont ces brefs moments d'éternité qui donnent un sourire éclatant aux femmes les plus quelconques. Chacune d'entre elles devient unique, pilier de son propre monde, partageant un univers juste féminin, loin des contraintes du quotidien qui harassent, de la violence qui fait pleurer parfois... Là, tout est à moi dans ma bulle intérieure de sérénité et de paix...

Le moment est venu d'aller dans la salle chaude où l'air chauffé par les pierres incandescentes sur lesquelles on verse de l'eau, donne l'impression de marcher dans un nuage d'été. Les gouttes coulent de chaque pore de ma peau. Je me sens plus légère, plus fine et aussi plus belle. Nous nous rinçons dans l'eau brûlante, puis nous sortons vers le petit salon. La pièce a des allures de palais oriental, avec ses poufs, ses petites tables de bois sculptées et ses lanternes de fer forgé où brûlent des bougies parfumées. Le thé à la menthe embaume la pièce et les petits gâteaux au miel font leur entrée. Je me repose, allongée sur un sofa, buvant un peu de thé, mangeant des pâtisseries. Une longue serviette nouée autour du corps, je m'endors, enveloppée de volupté, me laissant chavirer dans le bonheur de ne rien faire... Profiter de l'unicité de l'heure où la vie se résume à partager les plaisirs de chaque seconde...

Lorsqu'enfin nous émergeons de notre féerie, la rue nous rappelle soudain que nous sommes femmes dans un monde d'hommes et que la volupté n'est autorisée que cachée au sein d'un lieu fermé, protégé des regards extérieurs, comme si oser exister par nous-mêmes n'était pas permis. Nous tournons dans la ruelle de notre maison, rayonnantes, emplies de visions magnifiques. Aucun grain de poussière ne pourra ternir notre sourire et notre joie : le parfum du jasmin est là pour nous protéger et nous faire aimer la vie, pour une semaine, un mois... Chut ! C'est notre secret... de femmes maghrébines.